

Article

« Hegel : beauté et vérité »

Jaromír Danek

Laval théologique et philosophique, vol. 38, n° 3, 1982, p. 253-257.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705948ar>

DOI: 10.7202/705948ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

HEGEL : BEAUTÉ ET VÉRITÉ

Jaromir DANĚK

LE BEAU est l'idée du beau... l'idée dont la grande esquisse est donnée par Platon : le beau en soi par lequel tout autre est orné et apparaît comme beau, αὐτὸ τὸ καλόν, ὃ καὶ τᾶλλα πάντα κοσμεῖται καὶ καλὰ φαίνεται...¹, dans la région dominée par la beauté résonne l'idée, ayant une forme déterminée, comme Idéal, *als Idee in einer bestimmter Form, als Ideal* (E I, 153)². C'est le mouvement triadique qui accomplit cette idée dont l'art est l'élément spirituel d'accomplissement véritable : concept universel du beau — beau naturel comme négativité et tendance nécessaire vers le pôle idéal du beau-dans-l'art, *Kunstschönes* — idéal dans sa réalisation, *Verwirklichung*, qui fait la noblesse de l'œuvre d'art.

Si la beauté est l'idée, alors beauté et vérité sont identiques : le beau doit être vrai en soi, *das Schöne muss wahr an sich sein* (E I, 160). Mais le beau et le vrai sont du même coup différents : le beau se détermine comme étant le reflet sensible de l'idée, *sinnliches Scheinen der Idee* (E I, 161), sa réalité sui generis. Grâce à l'élément de sa vérité absolue, la région du beau, indifférente envers ses limites — qu'elles soient historiques ou objectives en général — et portée vers le règne absolu de l'Idée et de sa vérité, *in das absolute Reich der Idee und der Wahrheit emporgetragen* (E I, 166), apparaît comme la totalité infinie, comme la liberté dans son être-là, *als in sich unendliche Totalität und als Freiheit in seinem Dasein* (E I, 161). Merveilleusement cohérent avec son objectivité propre, comme unité immédiate du concept et de sa réalité, *als unmittelbare Einheit des Begriffs und seiner Realität* (E I, 166), par cette unité immanente et l'accomplissement en soi, le beau est infini, *Das Schöne /ist/ durchweg der Begriff... der... sich mit seiner Gegenständlichkeit zusammenschliesst und durch diese immanente Einheit und Vollendung in sich unendlich ist* (E I, 161). Ainsi, le beau est l'être-là et l'objectivité du concept, de même que le champ thématique et opérationnel de la Raison (logique), au-delà des limites de l'expérience, de l'entendement et du vouloir mesurés par les distances finies (si l'interrogation vise l'horizon de l'esprit subjectif).

La beauté-dans-l'art est née de l'esprit et renaît toujours à nouveau, *die Kunstschönheit ist die aus dem Geiste geborene und wiedergeborene Schönheit* (E I, 20). Et elle a le privilège de porter la vérité de son concept dans l'unité et dans la

1. PLATON, *Hippias I*, 289d.

2. « E I » : réf. à G.W.F. HEGEL, *Vorlesungen über die Aesthetik I* (Sämtliche Werke Bd. XII, éd. 1953).

coïncidence avec son être-là concrètement déterminé et vivant, avec toute la force du Logos qui rend davantage vivant et plein de sens son être propre.

La polarisation de l'idée (pôle absolu) et de la réalité objective, réalité d'objectivation (pôle relatif) attribue un rôle secondaire à la vérité du beau-dans-l'art. Ainsi pouvons-nous interpréter un passage de *Jenaer Realphilosophie*³ et, en particulier, la thèse : « Die Kunst erzeugt die Welt als geistige und für die Anschauung. » L'esprit absolument libre — esprit de la communauté historique d'ailleurs — crée un autre monde qui constitue sa face, son visage où il peut se refléter lui-même. Cette *création*, au niveau de l'immédiateté d'immanence, est l'*art*. Son adéquation étant celle du *intellectus creati ad intellectum creantem*, l'art est un savoir formateur infini, vivant dans son immédiateté réelle, savoir auto-suffisant par excellence, élevé au-dessus de tous les besoins de contingence, au-dessus de toute séparation du savoir et de la vérité laquelle, justement en tant que vérité-dans-l'art, est incessamment vivifiée et animée. L'art en soi est originellement la *forme* indifférente envers les contenus empiriques, la perspective *sub specie aeternitatis* et l'intro-vision de l'infini : l'absolu est vu partout. Cette forme prend à la racine originelle, c'est-à-dire vivante, toute chose par l'intuition spirituelle qui ouvre vers le surgissement de la vie intérieure, tout en objectivant l'esprit de cette vie.

Le cheminement de la Raison logique, de la spéculation et de la *méthode* spéculative vers la compréhension plus profonde de la vérité pose le grand problème pour la philosophie : quelle est *au fond* la relation de la vérité et de la beauté, quelle en est la signification pour l'esprit et pour son histoire ? La Raison spéculative pénètre, à travers son architectonique idéale, toutes les formes de l'identité, et l'art est la phénoménalité, la manifestation de cette identité en vertu de la création sensible et objectivante. Cependant, cette objectivation a l'indice d'irréel de la temporalité que les hommes extrapolent inadéquatement à l'être éternel⁴, et le présent — bien qu'empiriquement privilégié — est trans-esthétique dans sa face double, soumise aux scissions, à la réflexion, à la limitation prosaïque de la vie manipulée par les techniques rationalisées. Il n'y a donc pas de base essentiellement sensible pour l'adéquation, cette condition immanente de la vérité de l'art, c'est-à-dire pour la *beauté*.

Faut-il donc croire à l'idéal du futur, mythologiser la réalité humaine du présent afin qu'elle devienne l'objet véritable de l'œuvre d'art, ou encore faut-il que l'art se tourne vers le passé en le rendant essentiellement vivant, en tant qu'époque plus simple et mieux unifiée — source inépuisable des schèmes symboliques, précieux même pour l'art contemporain ? Néanmoins, la pensée spéculative ne s'arrête-t-elle pas à l'impasse de la finitude, au drame des tentatives désespérées d'oublier la réalité quotidienne de l'époque et de ses misères, et de faire revivre la gloire de l'Antiquité et du Moyen-Âge, au sens toujours tragique et non rempli des visions romantiques du XIX^e siècle ?

3. *Jenaer Realphilosophie* de G.W.F. Hegel, Hamburg 1967, p. 265.

4. PLATON, *Timaios*, 37e : « Ἡμέρας γάρ καὶ νύκτας καὶ μῆνας καὶ ἐνιαυτούς, οὐκ ὄντας πρὶν οὐρανὸν γενέσθαι, τότε ἅμα ἐκείνῳ συνισταμένῳ τὴν γένεσιν αὐτῶν μηχανᾶται ταῦτα δὲ πάντα μέρη χρόνου, καὶ τό τ' ἦν τό τ' ἔσται χρόνου γεγονότα εἶδη, σ δὴ φέροντες λαθάνομεν ἐπὶ τὴν αἰδίον οὐσίαν οὐκ ὁρθῶς.

C'est dans la tension de telles questions que se constitue la méditation hégélienne sur l'art, d'ailleurs dans la proximité et à travers la distanciation des espoirs du spiritualisme radicalisé par Schelling ; pour l'idéalisme transcendantal, l'art avec son équivalence du beau et du vrai — et il faut penser à plusieurs passages de ses écrits sur la liberté⁵ — absolutise le contenu privé de tout élément sensible en vue de l'œuvre complet sur le futur — et nous pensons à plusieurs passages de ses écrits sur la philosophie de l'identité⁶. En question est l'autonomie de l'indifférence thématique qui affronte la spéculation subordonnée à l'art comme à la condition absolue de son existence.

En revanche, l'indice idéal, systématiquement établi par Hegel, est la priorité thématique de l'idée absolue de la vérité et du bien. Alors la soumission catégoriale et architectonique du beau ouvre l'intro-vision quant au mode de la véracité propre à la Raison spéculative, au phénomène esthétique et au jugement final : le contexte sera celui des formes absolues de la vérité.

La Raison est le foncteur⁷ de la spéculation, son expression est la proposition spéculative, à savoir une implicative de déduction plutôt que le simple jugement : toute différence entre sujet et prédicat, entre particulier et général, est e(n) levée, *aufgehoben* ; « analogiquement », la forme ne diffère pas du contenu, mais la forme elle-même, c'est-à-dire le mouvement et la connexion universelle, constitue le contenu. Et le contenu absolu au cœur de la forme absolue, la pensée sous la forme de la pensée auto-créatrice explicitent la spéculation. Son résultat immédiat, son but final est la vérité, l'identité pure et simple : l'horizon de sa possibilité se dessine au fond de l'élément purement spirituel et transempirique de la pensée.

L'Intuition est le foncteur de la région du bel art, *der schönen Kunst* (E I, 19), et ce n'est nullement l'intuition sensible (le philosophe préfère le titre « philosophie du bel art » à celui d'« esthétique », terme traditionnel et romantiquement sentimental de l'époque wolffienne), mais c'est l'intuition spirituelle des dimensions infinies, laquelle révèle l'absolu, l'éternel, l'*idée* du beau dans le fini et l'empiriquement donné. La proposition spéculative, il est vrai, dépasse toute différence entre le particulier et l'universel ; néanmoins, l'œuvre d'art incarne l'unité du contenu spirituel et de la forme d'intuition spirituelle qui vainc la matière imprégnée par la finitude. Leur unité n'est pas entièrement libre de l'élément fini ; le passage de ce qui est marqué par son caractère limitatif ne peut le *transformer* en infini ; et pourtant, cette unité a sa réalité propre : l'œuvre d'art, comme le sont aussi la proposition spéculative et le jugement final, est l'*identité*, la connexion universelle. Alors que ces catégories sont exprimées par la pensée dans sa pureté exquise, l'œuvre d'art fait apparaître, dans l'étant concrètement empirique, relatif et limité, les significations infinies et absolues. Ce phénomène « profond » se manifeste, c'est-à-dire qu'il est évident pour celui qui le contemple, il jaillit, il rayonne de l'objet vers l'immanence de la subjectivité, et c'est cette unité lumineuse qui possède sa propre qualité d'existence : comme le Soleil qui,

5. V. Schellings *Werke* IV (Schriften zur Philosophie der Freiheit).

6. V. Schellings *Werke* III (Schriften zur Identitätsphilosophie).

7. Ce néologisme est peut-être meilleur que le mot « organe ».

l'âme du système entier, est autonome au-delà des composantes du système — son explicatum, *hat selber noch ein selbst-ständiges Bestehen ausserhalb der Glieder, welche die Explikation dieser Seele sind* (E I, 168). Le Soleil — grâce à sa qualité de corps physique — est le simplement identique, le lumineux, l'illuminant, le corps de lumière en tant que tel... et alors l'identité abstraite : la lumière est le rayonnement (le reflet) simple, indifférencié, vers soi, *das Licht ist einfaches, unterschiedsloses Scheinen in sich* (E I, 168). Mais *la lumière illumine l'objet*, étant davantage l'unité concrète avec la réalité illuminée qui puise sa force de la source de sa lumière. Le terme « rayonnement (reflet) de l'idée », « *Scheinen der Idee* » (E I, 161) rappelle le langage des métaphores poétiques, et pourtant il s'agit de l'indice le plus fidèle de la vérité de l'œuvre d'art ; le poème, la peinture, la création artistique en général reçoivent leur signification, leur vérité, *leur lumière* de l'absolu et, grâce à la forme intuitive, ils illuminent, ils *donnent* cette lumière à la subjectivité. La donation a alors la noblesse de l'immédiateté et de la réalité accomplie. Mais c'est l'infini et l'éternel qui sont donnés... et la question se pose : une autre dé-construction de la réalité temporelle et de la finitude en tant qu'étant ultime est-elle pensable, autre dé-construction que ce message lumineux de l'esprit créateur ?

À ce niveau de la méditation réalisante, l'unité du singulier consiste en la totalité absolue, le tout demeure dans le singulier, le concept s'identifie à l'intuition ; mais les passages, le mouvement, la vérité de l'œuvre d'art y reste silencieuse et l'identité absolue est l'identité abstraite. Pourtant, la rationalité coordonnée par la finitude ne répond pas au projet dé-constructif ; elle est le prélude aux conquêtes nouvelles et supérieures de l'esprit.

La vérité esthétique est vraiment secondaire⁸, et l'architectonique de la Raison spéculative est celle des passages et des moments dialectiques. Ceux-ci dessinent la profonde unité de la totalité concrète qui est l'arrière-fond de toute apparition de l'être. S'élève donc une hiérarchie caractéristique du mouvement de la vérité, celle du Logos spéculatif et de la vérité de l'art :

- la forme infinie dans la tension d'identification au contenu : la vérité absolue ;
- le contenu infini et la forme des finitudes du réel : la vérité esthétique, vérité du beau-dans-l'art ;
- la forme du fini et le contenu marqué par les mêmes coordonnées : la vérité des jugements finaux de l'entendement.

À ces trois degrés thématiques du Logos correspondent trois degrés de l'adéquation :

- l'adéquation absolue au sens de l'identité des contradictions en mouvement : la connaissance de l'objet est l'auto-connaissance confirmant le règne infini de l'idée sur les choses et au-dessus des choses ;
- l'adéquation lumineuse où l'identité des pôles dialectiques demeure le fond abstrait : opère la manifestation, le reflet de l'idée sur le réel ; l'infini est la

8. *Jenaer Realphilosophie* : « ... die Kunst, das unendliche Wissen, das unmittelbar lebendig, seine eigne Erfüllung ist, das alle Bedürftigkeit der Natur und der äussern Notwendigkeit, der Entzweiung des Wissens von sich und seiner Wahrheit in sich zurückgenommen /hat/. » (p. 264)

signification de la finitude, en exprimant la tension entre l'idée rayonnante et l'objet immanent illuminé ;

- l'adéquation de la pensée limitée, adéquation en tant que coïncidence externe et contingente dans le monde de l'entendement : règne l'expérience positive de l'esprit dans l'engrenage des choses.

Ainsi, du point de vue de l'adéquation — essence de la vérité — la beauté *est une* région de la vérité, *une* vérité sui generis. Cette vérité n'est pas à être ramenée à l'adéquation du jugement empirique final, il ne faut pas la chercher dans la correspondance entre l'œuvre d'art et son thème immédiat ; la véracité du beau conçoit l'état empirique fini, et cette conception manifeste l'être absolu au cœur de l'intuition spirituelle. La vérité du beau fait résonner l'unité immanente de la réalité humaine et du concept (pour reprendre la thèse déjà considérée).

De l'autre côté cependant, la beauté *n'est pas* la région de la vérité, elle n'est pas l'objectivation — temporelle — de l'idée de la vérité. Elle est l'ombre de la lumière que rayonne la Raison spéculative ; et elle prouve — cela à la grandeur de la création artistique dans l'histoire — que la finitude n'a pas sa réalité propre, en soi, et que l'esprit est sa substance véritable. Cette thèse elle-même est l'œuvre de la Raison spéculative.

En conséquence, la beauté comme force de la vérité joue le rôle essentiel dans l'histoire universelle de l'esprit, dans la mesure où la pensée ne peut pas échapper aux formes imparfaites et marquées par les limites, dans ce milieu contingent touchant la spéculation par les déchirements de la transcendance qui séparent l'objet du sujet, au-delà de la forme du concept absolu. *La beauté est le phénomène profond de l'esprit absolu*. La réalité de son rayonnement, le drame de la grande intuition préméditant ce que la philosophie achèvera par l'architectonique de la Raison logique et dialectique : la critique unificatrice des scissions contradictoires, la découverte révélatrice de l'absolu du relatif, l'objectivation de l'infini — donateur de la Force à la finitude. Le philosophe rappelle le rôle de l'art comme prologue⁹ précédant le dialogue propre de l'idée : le dialogue ouvert de l'espoir, et jamais plus le monologue du désespoir. En effet, chaque époque a la nostalgie de l'idéalisme absolu.

9. Jan PATŮČKA, *L'évolution philosophique et esthétique de Hegel* (l'Introduction à la traduction de l'Esthétique), Prague, 1966.